

ALBERT MARQUET PEINTRE DU TEMPS SUSPENDU



Albert Marquet est passé dans l'histoire de la peinture française avec discrétion et retenue, connu surtout pour ses paysages exécutés dans de nombreux pays. Son œuvre peut paraître de prime abord monotone, si l'on se contente de regarder en surface la banalité des sujets retenus : bords de mer, ports, fleuves et lacs, rues de Paris, et quelques rares toiles représentant des femmes nues. Cependant ses jeux de plans, de lignes, et ses gammes de teintes créent des variations à l'infini, richesse d'une œuvre que l'exposition du Musée d'Art Moderne nous

invite à redécouvrir pour l'apprécier d'un œil nouveau et nous attacher autant à la beauté de l'œuvre qu'à la personnalité forte de l'artiste. Matisse, qui fut son fidèle ami toute sa vie durant, le surnommait « Notre Hokusai » car Marquet avait fait sienne la formule du grand maître japonais d'arriver à ne pas tracer un point qui ne soit vivant, montrant ainsi à ses yeux la suprématie du dessin sur la peinture. Un temps dans le mouvement Fauve, il s'en dégaga assez vite pour un traitement réaliste et tendit vers une économie de moyens et un minimalisme où la valeur et la nuance prennent toute leur importance.

Albert Marquet est né à Bordeaux en 1875. Son père est employé des Chemins de fer. Il grandit dans un milieu modeste, c'est un enfant timide et complexé par un pied-bot et une forte myopie. En 1890, il désire devenir peintre malgré l'opposition de son père. Sa mère est son alliée dans cette entreprise et l'emmène vivre à Paris pour qu'il puisse étudier le dessin, profitant du petit héritage que lui ont laissé ses parents. Albert Marquet s'inscrit à l'École des Arts Décoratifs et y rencontre Manguin puis Matisse, avec lesquels il restera lié toute sa vie. Il entre ensuite aux Beaux-arts dans l'atelier de Gustave Moreau, extraordinaire professeur, qui pratique le « laisser faire »

afin de stimuler l'imagination de ses élèves à partir des deux éléments principaux de la peinture : la couleur et le dessin. Marquet passe également par l'Académie Jullian, puis entre avec Matisse à l'Académie Camillo où enseigne Eugène Carrière. Ensuite il part pour Arcueil avec Flandrin ; tous deux réalisent de nombreux paysages. En 1899, il expose au Salon de la Société Nationale des Beaux-arts à Paris, puis au Salon de Grenoble. Les années 1906 et 1907 seront marquées par les décès de son père puis de sa mère. Il a beaucoup de mal à supporter le choc de ces disparitions et commence à se rendre dans divers pays pour se changer les idées. A partir de ce moment il demeurera toute sa vie un grand voyageur. Il expose dans de nombreux salons, et de Berlin à Moscou, de Londres à Bruxelles, ses œuvres sont connues et appréciées. Les galeristes Berheim Jeune, Berthe Weill, et Eugène Druet le soutiennent, ce qui ne l'empêche pas d'avoir de récurrents soucis pécuniaires.

Marquet sera réformé pour la guerre de 1914-1918 tout comme Matisse. Ils en profitent pour voyager et peindre. Après la guerre, il découvre l'Algérie, pays qu'il ne cessera jamais de chérir. Puis il se marie et part avec sa femme vivre six mois en Tunisie. Tout le reste de sa vie, il passera au moins la moitié de l'année en Algérie, ponctuant son existence de voyages pour ses expositions et de croisières d'agrément. Ses œuvres étant appréciées en Union Soviétique, il est invité par le gouvernement à y faire un séjour, et rentre enthousiasmé par le monde stalinien. Espérant sa proche arrivée en Occident, il adhérera d'ailleurs au Parti communiste. Il passe les années de la Deuxième Guerre mondiale en Algérie et rentre après la guerre à Paris, où il décède d'un cancer en 1947.

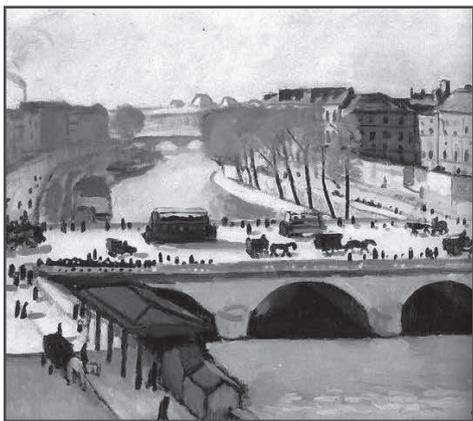
A sa mort, Georges Limbour écrivit ceci : *« Ces œuvres sont plutôt bien disposées que construites, apparemment dépourvues de lyrisme, mais riches d'émotions secrètes, parfois mélancoliques ».*

Sa peinture est simple, fluide, rapide, juste et reconnaissable, modeste également dans le sens où il n'étale pas sa virtuosité. Comme le disait Matisse : *« Marquet est tout à fait réaliste, il n'interprète pas une couleur et s'en tient au ton local dégradé, selon la perspective des couleurs. Pour lui, ce sont les valeurs-lignes qui comptent ».* Albert Marquet fut toute sa vie un homme discret, il aimait voir sans être vu, et son histoire personnelle, toujours en marge à cause de son pied bot et de sa myopie, lui font appréhender le monde un peu en retrait. Ce retrait sera sa force, le moteur de sa construction picturale, où la frontalité est crainte, repoussée, pour privilégier la connaissance d'un univers vu de biais et de haut. L'oblique est présente dans la majorité de ses toiles, plus ou moins affichée. A l'abri derrière la fenêtre de son appartement situé au coin d'une rue et d'un quai, il peint Paris avec une vue en plongée et rabat la profondeur sur le plat. La fenêtre est prépondérante dans son univers. C'est un paysagiste d'intérieur, délaissant le plein-air au profit du travail d'atelier, où l'éloignement de la violence de la couleur, et de l'éblouissement de la lumière devient aisé, jusqu'à l'oublier. La fenêtre pour Marquet est une nécessité de la vision, cadre et écran, où le monde extérieur est tenu à distance comme on le voit dans *« Persienne verte »* de 1946. C'est un silencieux, il n'aime pas parler de lui ni étaler sa vie, ni expliquer son œuvre. Ainsi parla-t-il de lui-même en une rare occasion : *« Je ne sais ni écrire, ni parler, mais seulement peindre et dessiner ».*

EXPOSITIONS

Regardez ce que je fais. Où je suis arrivé à m'exprimer, où j'ai échoué. En ce cas, que vous me compreniez où pas, par votre faute où par la mienne, je ne peux pas faire plus.

En quittant rapidement le Fauvisme, il a choisi le monde des nuances, des valeurs, des variations d'ombre et de lumière, avec le dessin comme principe de construction. Ainsi pouvons-nous voir le fossé qui sépare son tableau de la période Fauve, « Affiches à Trouville » de 1906 et « La place du gouvernement à Alger » de 1925.



Le paysage est une source d'inspiration sans fin pour lui. Il aime la série, la répétition du motif. André Salmon disait ceci de Marquet : *« Cet artiste sincère ne saurait songer à se modifier, ni même à se renouveler ; il peint toujours de sa fenêtre « Le quai Saint-Michel » et « Le parvis de Notre-Dame », et s'il traite des aspects fuligineux de Hambourg, « Brouillards que fend un remorqueur rouge », il est si à l'aise qu'il semble encore peindre de sa fenêtre du quai Saint-Michel. Mais nulle monotonie ne nous accable. Ce qui chez Marquet se renouvelle constamment, c'est la fraîcheur du sentiment, de la vision. Cependant Louis Vauxelles sera beaucoup*

plus sévère : *« Marquet exagère, il ne se donne pas beaucoup de mal, il montre vraiment qu'il a un poil dans la main »*. L'art du paysage est à l'époque considéré comme un art facile pour amateurs de salons et Marquet qui privilégie la série toujours dans le même format (60 par 80 cm) recueille aussi les remarques acerbes de Gustave Coquiot: *« Monsieur Marquet estime qu'il n'a qu'à se planter devant un paysage archiconnu et en dégager les valeurs essentielles »*. Où qu'il aille, les points de vue sont toujours les mêmes. A Alger, Naples, où Marseille, c'est en fait toujours Paris qu'il peint, car il ne se soumet pas au charme local où orientaliste, ce dernier le laisse même indifférent. Les tableaux d'Alger diffèrent de ceux de Paris parce qu'il y a plus de blanc, de nombreuses nuances de blancs, alors qu'à Paris ce sont les nuances de gris et de noir qui prédominent. Le voyage pour Marquet n'est pas une quête de l'autre, ni d'un ailleurs, comme le fut par exemple Tahiti pour Gauguin. C'est toujours la quête du semblable dans les formes, la mer au Havre où à Alger a quasiment les mêmes couleurs. Ce qu'il recherche c'est l'universalité du monde, une péniche sur la Seine où un navire de guerre dans le port d'Alger sont simplement des bateaux. Homme discret et secret, il se contente de retranscrire ses sensations instantanées. Il aimait voyager pour fuir le monde et ses congénères, ainsi que le rapporta sa femme Marcelle : *« Les gens le gênaient facilement, il ne savait que les fuir pour s'en débarrasser. D'avance il imaginait que dans une ville inconnue il aurait des journées toutes à lui »*. Marseille tint une place importante dans sa vie, surtout dans sa jeunesse où il aimait se promener sur le port et fréquenter les maisons closes pour dessiner des scènes intimes entre les prostituées et leurs

clients. Il a laissé un album, daté de 1910, «l'Académie des dames, vingt attitudes par Albert Marquet», où des poèmes de Verlaine accompagnent ses dessins. Il a également peint de nombreux paysages de Normandie, région où il retourne tout au long de sa vie. Il y a un caractère géométrique et ordonné dans son œuvre, une hyperacuité visuelle, c'est un travail de l'étagement des plans dans la surface picturale. On pense à Cézanne, mais aussi à Poussin, à Claude Lorrain, et à toute la tradition classique du paysage français. Ces plans bien établis, il les doit à sa formation chez Gustave Moreau. (On retrouve ces plans bien établis chez d'autres élèves du grand maître, Matisse, Camoin, et Manguin).



Albert Marquet est né à l'époque des Impressionnistes, pour qui le paysage n'était pas réduit à un genre pictural, ni à une copie de la nature, mais un réceptacle de l'imaginaire, un véhicule émotionnel poussant les peintres à expérimenter les tons, les valeurs, les lignes, la composition, les couleurs, la touche... Roger Marx disait en 1939, «*Si différent que soit Marquet des Impressionnistes, il a ceci de commun avec eux, qu'il aime inventer des variations sur le même thème et montrer les mêmes armatures de formes, les mêmes supports recevant*

une existence différente suivant l'heure ou la saison». Dans tous les paysages immuables que nous admirons, nous pouvons nous souvenir de ce que disait Julien Gracq en 1967, soit juste vingt ans après le décès de Marquet : «*Le saule trempe aux eaux brumeuses et les marie aux berges aussi doucement que le petit gris bordant la peau nue ; le peuplier en arrière déploie la voilure haute, avec cet air noble et sourcilieux qu'il a toujours de naviguer par files d'escadre : l'arbre de l'eau, l'arbre de l'air s'apparient et se conjuguent sur cette lisière tendre et le soir d'été qui embrume légèrement et qui lie cette gamme éteinte des verts fait de ce coude de la Loire, à s'y méprendre, un bord de fleuve de Marquet*».

Avec sa peinture, nous ressentons son aventure intérieure, pleine de frémissements, le cheminement d'un homme discret, qui ne parla qu'à travers son œuvre. Ce qu'il peignit demeure universel et immuable. Il intégra le moderne à l'univers infini des formes et recréa la richesse, la beauté et la diversité du monde, pour gagner une universalité et un intemporalité qui traversent les époques et les modes et qui touchent toutes les générations.

CLOTILDE ALEXANDROVITCH

«*ALBERT MARQUET, peintre du temps suspendu*» : Musée d'Art Moderne :
11, avenue du Président Wilson, 75116 Paris.
Téléphone : 01 53 67 40 00.

Ouvert du mardi au dimanche, de 10 heures à 18 heures. Nocturne le jeudi jusqu'à 22 heures.

(Fermeture des caisses 45 minutes avant la fermeture du musée)

Exposition du 25 Mars au 21 Août 2016.